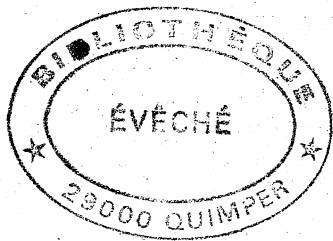


663
Extrait du *Progrès du Finistère*.

Le Nabab
René Madec

1736 - 1784



Quimper, imprimerie Ar. de Kerangal.

1911



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2026



Le Nabab René Madec

1736 - 1784



Au début de cette notice, consacrée à René Madec, nous adressons tous nos remerciements à M. d'Amphernet, de Paris, qui, non content de nous autoriser à reproduire le beau portrait placé au frontispice du livre de M. Emile Barbé sur « le nabab René Madec », a bien voulu joindre à sa lettre d'autorisation un exemplaire de cet excellent et consciencieux ouvrage.

I. — Ses premières années.

René-Marie Madec est né à Quimper, place Terre-au-Duc, le 7 Février 1736, d'après tous ses biographes. Il est, cependant, certain qu'une erreur évidente fut commise par Louis Piriou, recteur de Saint-Mathieu, quand il énonce que le 8 Février 1736, il a baptisé, dans son église, René Madec, né de la veille, fils de René-François Madec, et de Marie-Corentine Mélin.

Au folio du registre où figure cet acte, et au folio précédent, plusieurs autres actes sont inscrits, portant les dates du 27 et du 28 Février, et l'acte qui suit la naissance de Madec est daté du 1^{er} Mars. Il y a donc là un *lapsus calami* du bon Recteur de Saint-Mathieu, qui a écrit le huit Février, au lieu du vingt-huit. Il en résulte que René Madec a été baptisé le 28 Février, et que la date exacte de sa naissance est le 27 Février 1736.

De plus, jusqu'ici les biographes de Madec ne nous avaient rien appris sur la situation de ses parents. Grâce à l'abbé Favé, le savant et modeste collaborateur du *Bulletin de la Société archéologique* de Quimper, cette lacune est comblée.

Au nombre des précieuses trouvailles que l'abbé Favé a recueillies parmi nos Archives locales du XVIII^e siècle, et qu'il nous raconte dans ce style savoureux et verveux auquel il nous a habitués depuis de longues années, se trouve une pièce qui nous éclaire sur l'origine de Madec. Le 31 Décembre 1736 — remarquez que cette date coïncide exactement avec celle de la naissance du héros quimpérois, — un navire parti de Saint-Malo, chargé de savon, à destination de Nantes, *l'Heureuse-Marie*, fit naufrage à Plozévet. A la suite de cette catastrophe, les paysans de la côte introduisirent en fraude, dans la ville de Quimper, et dans les bourgs et villages environnants, d'énormes quantités de savon, qui firent la fortune des épiciers, et la joie des ménagères.

Parmi les bonnes dames de la ville qui profitèrent de cette aubaine, un des documents révélés par l'abbé Favé cite le nom de *Manon Mélin, femme de Madec, maître d'école, place Terre-au-Duc*.

Il n'y a donc pas de doute : il s'agit bien ici du père de René Madec, dont la femme, aux termes de l'acte de naissance inscrit par le Recteur de Saint-Mathieu, s'appelait *Marie Mélin* ; et son père était maître d'école.

Le jeune René Madec avait, au plus haut degré, la passion des aventures, mais aucun goût pour le métier de marin.

Embarqué dès l'âge de douze ans, les voyages désastreux qu'il fit à bord de la *Valeur* et de l'*Auguste*, étaient, sans doute, des plus déconcertants. Cependant, ce qu'il avait pu voir à Pondichéry l'avait enthousiasmé, et l'Inde l'attirait. La mort de Nazir-Jung, vaincu par M. de la Touche, un des officiers de Dupleix, avait livré ses immenses trésors aux Français. Le colonel Gentil, dans ses *Mémoires*, dit que la part des simples enseignes dépassa cent cinquante mille francs. Dupleix se trouva, alors, l'arbitre incontesté du Décan.

Le spectacle de ces triomphes trop éphémères dut faire sur Madec une impression telle que c'est là, évidemment, qu'il faut chercher le secret de sa vocation pour la carrière de Partisan dans l'Inde.

Il y retourna donc sur le *Lièvre*, qui partait de Lorient pour Pondichéry. Mais, déjà, au moment où Madec y débarquait, nos affaires

commençaient à décliner : nous venions de perdre la bataille de Bahour, mais c'est de l'affaire lamentable du Trichinopoly que date notre irrémédiable décadence dans l'Hindoustan.

Engagé, comme soldat, sous les ordres de M. de Montral, Madec, pendant trois ans, n'assista qu'à des désastres, causés, il faut le dire, pour la plupart, par le défaut d'entente chez nos officiers. Pour comble de malheur, les soldats ne sont pas payés. Et quand Madec réclame ses trois années de solde, il obtient à grand'peine trois mois, sous le prétexte que Dupleix avait emporté les états de solde, en retournant en Europe.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut rappeler la fin de notre domination dans l'Inde, la disgrâce inouïe de Dupleix qui, après avoir donné un empire à la France, mourait dans la misère en 1764, et le sort, plus tragique encore de Lally, décapité deux ans après !

A la suite de la chute de Pondichéry (ne pas confondre avec la seconde reddition qui n'eut lieu qu'en 1778), Madec et tous ses compagnons d'armes, pris par les Anglais au siège de Gingy, furent parqués dans les prisons de Madras, et soumis là à des traitements si cruels, que la plupart d'entre eux acceptèrent de servir dans les corps anglais du Bengale.

« Il est clair, écrit Madec dans ses *Mémoires*, que sans le secours des soldats français que les Anglais avaient alors à leur service, non seulement ceux-ci n'auraient pas eu le Bengale, mais qu'ils n'en auraient même jamais tenté la

conquête. » Ce sont là des révélations qu'on ne saurait trop méditer, écrites par un homme aussi expérimenté que Madec, et d'une loyauté à toute épreuve. Voilà où nous avait menés l'indivision de nos officiers, aggravée par l'indifférence coupable des ministères successifs.

En effet, les Anglais restaient les maîtres d'un empire conquis par nous : il avait suffi de douze mille hommes pour donner à la *Compagnie d'Angleterre* le plus riche pays de domination qui fût alors. Plus tard, il en sera de même pour l'Egypte, conquise aussi par des soldats français, simple cadeau d'un de nos ministres actuels à l'heureuse Angleterre.

Soldat retenu de force sous la baguette des adjudants anglais, Madec n'attendait qu'une occasion pour échapper au joug détesté de nos plus implacables ennemis. En 1764, enfin, il prit la fuite, avec 250 français qui, par acclamation, choisirent Madec pour les commander. Ce fut le commencement de sa fortune.

Avec cette petite troupe, Madec n'hésita pas à s'enrôler au service du nabab Sudjah-Dowlah, le puissant allié de l'empereur Chah-Allàm, le Grand-Mogol de Delhi.

Cette alliance ne fut pas heureuse ; battu par les Anglais, l'Empereur se jeta dans leurs bras, pour le moment du moins, et se détacha du nabab Sudjah-Dowlah. Madec, de son côté, quitta celui-ci pour se mettre au service des Rohillas, un des grands peuples guerriers de l'Hindoustan. Ici se place le mariage de Madec avec la fille d'un des principaux officiers du

nabab Sudjah-Dowlah. Cet événement mérite d'être rapporté en détail, quoique nous ne puissions, ici, reproduire intégralement le récit de M. Emile Barbé, le biographe, ou plutôt l'historiographe du glorieux héros quimpérois.

II. — Le mariage de Madec.

C'est en 1766 que Madec, parvenu à une haute réputation militaire, et déjà très apprécié par le Grand-Mogol, épousa une jeune créole de descendance française, comme l'indique son nom, fille d'un conseiller du vizir Sudjah-Dowlah, et dont la famille habitait l'Hindousthan depuis le milieu du ^{xvii}^e siècle, c'est-à-dire depuis cent vingt ans.

Née à Agra le 8 Août 1753, Marianne Barbette n'avait que douze ans et demi quand elle devint la femme de René Madec, qui approchait de ses trente ans.

Les longues cérémonies et fêtes du mariage eurent lieu à Agra.

Les préparatifs seuls, raconte Madec, dans ses *Mémoires*, durèrent trois mois.

« La profusion de toutes les choses que je fis rassembler, durant ce temps, est difficile à croire. Pendant tout ce temps-là, on travailla aux feux d'artifices, et aux illuminations. J'écrivis au Révérend Père Wendel, missionnaire allemand du collège d'Agra, pour le prier de bien vouloir se donner la peine de se transporter où j'étais, c'est-à-dire à près de cent lieues

de distance, afin de nous y donner la bénédiction nuptiale. Je lui envoyai une escorte de cavalerie. Il arriva enfin, à ma grande satisfaction.

» Le jour de la célébration de mon mariage arriva donc. Nous nous épousâmes, le matin, sur les sept heures. Ensuite, les femmes reconduisirent mon épouse dans la maison de son père, et les hommes me suivirent à mon camp. La journée se passa en divertissements.

» Le soir, je me rendis à la maison de mon beau-père, au bruit du canon et de la mousqueterie, entouré de tous les grands du pays, soit de la ville, soit de l'armée. Ils avaient une suite nombreuse, et beaucoup d'éléphants richement hanarchés. Un peuple immense suivait le cortège. Sur quatre pavois, portés par cinquante hommes en marche, dansaient des bayadères splendidement costumées. Je fermais la marche, entre deux haies de feux d'artifices et d'illuminations. Quand nous fûmes arrivés à la maison de la mariée, les troupes se retirèrent laissant la place aux conviés. Il était venu des étrangers de trente lieues à la ronde ; il y avait bien là *deux cent mille âmes*.

» Le lendemain, j'invitai tous les officiers généraux et subalternes de l'armée des Rohillas sans en excepter aucun. Tout le jour, je les régalai avec la magnificence traditionnelle dans le pays ; le soir, je donnai un bal qui dura fort avant dans la nuit ; chacun se retira alors.

» Le troisième jour, le Gouverneur et les principaux de la ville furent priés ; (le mot

priés est un mot bien Quimpérois ; et le bon Madec, qui parlait admirablement tous les dialectes de l'Hindoustan, n'avait pas oublié l'aimable langue du pays natal). Je les traitai de la même manière que j'avais fait les autres, le jour précédent.

» Le quatrième jour, j'eus à manger tous mes Européens et toutes mes troupes, et tout ce qui était attaché à mon Camp. Le soir, il y eut chez moi bal d'invités.

» Le cinquième jour, je régalai toute l'armée des Patanes, qui se montait à près de sept mille hommes. Le soir, bal et festin chez moi, comme la veille.

» Le sixième jour, ce fut le tour de tous les habitants de la ville, plus nombreux certainement que l'armée des Patanes. Bal le soir, comme à l'ordinaire.

» Le septième jour (ne croirait-on pas lire une page des *Mille-et-une Nuits* ?) le septième jour, je fis rassembler tous les pauvres, tant de la ville que de la province, et ils furent régalez comme tous les autres.

» Le huitième jour, les invités prirent congé, et se retirèrent chez eux, très satisfaits. Les parents restèrent encore trois jours, qui se passèrent en divertissements, moins bruyants toutefois que ceux des jours précédents. Ensuite, tous se retirèrent, pour vaquer à leurs affaires ordinaires.

» Pendant les dix jours que dura ma noce, il n'y eut pas moins de *dix mille personnes à manger chaque jour*. On pourra juger, par là,

quelle quantité de bœufs, de moutons, de cabris, de volaille, de beurre, d'huile, de pain, de riz, fut consommée, surtout quand on songe à la prodigalité qui est de règle aux Indes.

» Les dépenses que je fis pour cette fête furent exorbitantes, malgré le bon marché où les vivres sont dans le pays. Je n'en fus pas quitte à moins de 50.000 roupies (125.000 livres), sans compter ce qui fut dépensé par le père de la mariée, qui, avec la mère et les parents de mon épouse, repartirent pour Laknau, me laissant dans mon ménage... »

« Ceux qui ont habité l'Inde, ajoute M. Emile Barbé, ne pourront voir aucune invraisemblance dans le récit, en apparence si exagéré, de Madec. C'est bien ainsi que se passaient les choses, au XVIII^e siècle, dans le pays des Rajahs ; Madec, d'ailleurs, est incapable d'altérer la vérité. »

III. — Madec, chef d'armée, et Nabab.

Madec avait quitté le vizir Sudjah-Dowlah, pour entrer au service des Rohillas. Il dut se séparer des Rohillas pour passer chez le Rajah des Djattes.

Au service de ce Rajah, Madec réussit à infliger une défaite au Rajah de Jeypour. Ce fut là une grande bataille, puisque la cavalerie de Jeypour se montait à soixante mille hommes.

C'est alors que le Radjah des Djattes fit pré-

sent à Madec d'un cheval, d'aigrettes en diamant, et d'étoffes magnifiques d'or et d'argent, *qui existent encore*, en partie, dans la famille du Conquistador Quimpérois.

Ce Radjah ayant été assassiné, son frère lui succéda. Il conserva Madec à son service. Le nouveau Radjah aimait le faste, en prince oriental, c'est-à-dire sans mesure. Madec parle avec admiration des fêtes données à Bindra-bund, à l'occasion d'un pèlerinage. Le Radjah avait réuni, pour cette occasion, quatre mille bayadères : ce simple détail peut faire juger le chiffre de ses dépenses, quand il faisait ses dévotions. Comme son frère, il fut assassiné : son meurtrier était un prétendu alchimiste, qui, sous prétexte d'expériences, resté seul avec le Radjah, lui ouvrit le ventre d'un coup de couteau.

Son fils mineur fut pourvu d'un Régent, qui se vit bientôt attaqué par la plus illustre, la plus redoutable, la plus puissante nation de l'Hindoustan, les Mahrattes. Madec, dans une sanglante bataille, fut vaincu par eux, et son camp pillé selon la coutume.

Cependant, indemnisé de ses pertes par le Radjah des Djattes, Madec put refaire sa fortune. Et, dès ce moment, il songea à revenir en France.

Mais, vers la même époque, le commandant du Comptoir français de Chandernagor, M. Chevalier, homme d'une énergie extraordinaire, et d'un patriotisme éclairé, demanda instamment à Madec de rester à son poste, « pour servir la

nation, » c'est-à-dire la France. Ceci se passait vers la fin de 1770.

Chevalier, reconnaissant en René Madec un auxiliaire précieux pour aider la France à reconquérir l'Hindoustan, chose alors non seulement possible, mais facile, lui écrit lettres sur lettres, et lui conseille, tout d'abord, de prendre du service chez l'Empereur, chez le Grand-Mogol.

Or, les Mahrattes, qui venaient de vaincre les Djattes, avaient rétabli le Grand-Mogol dans sa capitale de Delhi (1771).

Mais qu'était en réalité cet Empire, à l'heure où Madec allait devenir un des soutiens de l'Empereur Chah-Allam ?

« De l'Empire Mogol, écrit Modave en 1774, il n'existe plus que le cadavre ; et l'âme qui devrait animer ce corps n'est plus qu'une ombre vaine, sans crédit, et sans influence. L'Empire entier est divisé, ou plutôt déchiré en petites pièces indépendantes les unes des autres. Et l'Empereur (le Padcha) n'ose faire sentir à personne qu'il est le souverain de l'Hindoustan. »

Le conseil de Chevalier était excellent, et pouvait avoir, pour la France, des résultats de la plus haute importance. Madec, par pur patriotisme, se décida à suivre ce conseil d'un bon Français, alors que tous ses intérêts le retenaient chez les Djattes. Quitter les Djattes, sans leur permission, tout autre que Madec n'eût pas tenté la chance ; traverser leur territoire, sans se faire tuer, c'était en réalité, chose à peu près impossible.

En quittant Agra, pour rejoindre l'Empereur à Delhi, Madec, tout d'abord, abandonnait aux Djattes une créance de cinq cent mille livres tournois ; et surtout, il risquait mille fois la mort, pour se sauver, lui et sa famille. Madec n'hésita pas.

Le contrat entre l'Empereur et lui spécifiait que Madec, revêtu des plus hautes dignités, recevrait, avec le titre de Nabab, un traitement de 40.000 roupies par mois, pour l'entretien de sa troupe.

Il faut lire, dans ses *Mémoires*, au prix de quels dangers, de quels combats, Madec put s'échapper du territoire des Djattes, pour parvenir à Delhi.

Quand il y arriva, dit M. Barbé, la réputation de Madec s'étendait dans l'Inde entière, dans cet immense Empire, peuplé de deux cents millions d'hommes. La correspondance officielle de Pondichéry avec le ministère en fait foi.

IV. — Madec à la Cour du Grand-Mogol.

Madec fit son entrée à Delhi, précédé de cinq éléphants qui lui appartenaient. Deux de ces éléphants portaient les attributs des dignités dont l'Empereur l'avait revêtu. Sur les trois autres, étaient les principaux officiers de ses troupes. Lui-même était porté par un éléphant de la Cour du Grand-Mogol. Ces détails sont donnés par Madec dans une lettre écrite par

lui, de Delhi, le 25 Juillet 1773, et adressée au marquis de Tinténac, à Quimper. Cette lettre, dit M. Emile Barbé, est pleine de mouvement et de couleur : c'est bien ainsi que devait s'exprimer un *Conquistador*.

Le lendemain, l'Empereur donna audience à Madec. Introduit dans la salle, il fut revêtu par le Grand-Mogol d'un costume oriental d'apparat, composé d'une robe de drap d'or, de la ceinture et du sabre, du turban, de l'aigrette de pierreries ; de plus, l'Empereur lui fit présent d'un cheval superbe. « A peine, écrit Madec, pouvais-je croire que ce ne fut pas un songe ». Tout ceci, en effet, semble un conte de *Mille-et-une Nuits* ; mais la lettre qui rapporte toutes ces merveilles est signée du nom de Madec ; et c'est la véracité même.

Bien que la Cour de Delhi ne fût plus que l'ombre de ce qu'elle avait été, tous les regards, dans l'Hindoustan, étaient encore fixés sur elle. Aussi, les événements rapportés plus haut eurent-ils, dans l'Inde entière, un retentissement énorme. Madec était grand dans l'Inde des Radjahs.

Chevalier ne se félicitait pas seulement d'avoir introduit Madec dans l'amitié, et dans les Conseils du Grand-Mogol. Il fondait un espoir secret sur la haine que portait aux Anglais un de leurs alliés intermittents, le vizir Sudjah-Dowlah. Il était évident que ce puissant personnage deviendrait un jour le plus redoutable adversaire de l'Angleterre. Mais les Anglais, alors comme aujourd'hui,

avaient tous les bonheurs : Sudjah-Dowlah mourait le 26 Janvier 1775, au moment où il méditait de tomber, en coup de foudre sur le Bengale Britannique.

Et, fait à noter, pour bien faire ressortir le sentiment du Grand-Mogol à l'égard de l'Angleterre, l'Empereur chargeait Madec de faire connaître au Ministère français que la *mort de Sudjah-Dowlah privait l'Etat de son meilleur appui contre les Anglais.*

V. — La bataille de Delhi.

Madec était à peine installé à Delhi que, jaloux peut-être des perfectionnements réalisés par lui dans l'armement des Cipayes et la défense de l'Empire, les Mahrattes, coalisés avec les Djattes, les Rohillas, vinrent attaquer l'Empereur à Delhi même. Les Mahrattes, les Djattes, les Rohillas constituaient, pour ainsi dire, une trinité formidable, dominant de très haut les autres puissances de l'Hindoustan. L'armée des alliés, à laquelle Madec devait faire face, sous les murailles de Delhi, s'élevait à *deux cent mille* hommes. C'était dans les derniers jours de Décembre 1772.

« Delhi, raconte Madec, dans une de ses lettres, est située sur les bords de la Djemnah. Cette ville a, dans sa longueur, plus de dix lieues, d'une extrémité à l'autre ; mais elle n'est pas aussi large ». En effet, ajoute M. Emile Barbé, les ruines juxtaposées des ancien-

nes villes accumulées là depuis les temps les plus reculés, couvrent actuellement une superficie de plus de 125 kilomètres carrés.

L'armée que commandait Madec, était forte de 38.000 cavaliers, avec seulement 8.000 hommes d'infanterie.

Les alliés attaquèrent le 20 Décembre 1772. Madec, avec son corps spécial occupait le centre. Le désordre s'étant mis dans la cavalerie impériale, Madec, pour résister au choc d'ennemis furibonds, dut ranger son *parti* en bataillon carré. Grâce à cette manœuvre, « j'eus la gloire, dit Madec, d'avoir soutenu les efforts de l'immense armée mahratte pendant neuf heures d'horloge. Les Mahrattes firent tous leurs efforts pour me rompre, mais sans pouvoir en venir à bout. De sorte que je restai depuis midi jusqu'à neuf heures du soir dans le même poste, sans que les ennemis aient jamais pu m'entamer. Cette affaire est assez connue, pour qu'on puisse croire que je n'en impose pas. »

Par malheur pour lui, les Mahrattes, se vengèrent sur son camp, qui fut pillé par l'ennemi d'abord, et ensuite par ses propres soldats ! La perte fut cruelle pour Madec.

« Ainsi se passa cette journée, dont dépendait le sort de l'Empereur et le mien, et qui rendit la situation égale entre nous et l'ennemi, proportion gardée. Le soir, l'Empereur me combla d'éloges, et me fit l'honneur de me donner l'accolade : il ôta deux châles qu'il avait sur les épaules pour les mettre sur les miennes et me congédia. »

La bataille continua le jour suivant. Madec y fut blessé. En définitive, l'avantage resta aux Mahrattes ; mais l'énergie indomptable de Madec sauva Delhi d'un pillage général, ainsi que Modave le constate. Madec eut le bonheur de sauver la ville et l'Empereur. Quoique Delhi fût déchue de sa splendeur, le pillage d'une ville comme la capitale de l'Hindoustan a toujours des proportions fabuleuses, quand on pense que trente-trois ans avant, en 1739, le pillage de Delhi avait procuré aux Afghans plus de huit cent millions de francs !

« Les Mahrattes, écrit Madec, prirent bientôt le parti de se retirer, à la grande satisfaction de l'Empereur et du peuple, qui me reçurent, dans la ville, avec des honneurs et des acclamations, dont je fus extrêmement touché. »

En parlant de cette grandiose bataille de Delhi, Madec raconte « que cette action a été l'époque de son élévation et de tout le bonheur qui lui est ensuite arrivé. Elle lui acquit l'estime publique, l'affection et la confiance de l'Empereur. »

Au milieu de ses succès et de ses revers retentissants, Madec songeait toujours à rentrer en France, quoiqu'il eût perdu les trois quarts de sa fortune, (Juin 1773.)

Mais, de tous les côtés, les obstacles s'accumulent pour le retenir. Madec se voit obligé de revenir à Delhi, où son armée l'acclame, trop heureuse de le revoir.

Ici prennent fin les *Mémoires* propres de Madec. Ces mémoires, possédés par la famille, ne tarderont pas, je l'espère, à être publiés.

Nous ne les connaissons, d'ailleurs, que par les extraits publiés dans l'excellent ouvrage consacré à Madec par M. Emile Barbé, ancien juge à Pondichéry.

Si nous avons insisté longuement sur cette partie de la vie extraordinaire du Nabab, c'est qu'elle emprunte à ses *Mémoires* un intérêt d'autant plus vif, une autorité d'autant plus réelle que l'absolue sincérité du narrateur est hors de doute.

L'année 1775 est celle où Madec est à l'apogée de sa puissance et de sa fortune. Il est devenu le troisième personnage de l'Empire, et son armée, « qui lui appartient en propre, » instruite par lui à l'euro péenne, armée de canons fondus par lui, est la plus sûre défense de l'Empereur.

« Je ne suis plus, écrit-il d'Agra en 1775, à la solde de personne. On m'a donné plusieurs grandes provinces, où mon gouvernement est établi sans contradiction. Je possède tout le pays qui est au Sud d'Agra, entre le Tchambel et la Djemnah. Il n'y a aucun prince dans l'Hindoustan qui ne recherche mon amitié, ou qui ne craigne mes ressentiments. »

De plus en plus, l'Empereur s'effrayait de l'avenir, et de l'influence grandissante des Anglais. Aussi pressait-il Madec d'écrire au Ministère français, pour attirer l'attention du Roi de France, et obtenir son intervention. L'Empereur offrait à la France les plus beaux territoires de l'Hindoustan, le Pendjab opulent, ne demandant en retour que quelques troupes

françaises, deux mille hommes, qui auraient suffi, Madec l'affirme, pour arrêter l'Angleterre dans ses envahissements. Mais tous les efforts de Madec, de Chevalier, de Modave, se heurtaient au mauvais vouloir du ministère, sous Louis XVI, comme sous Louis XV.

Les Anglais ont profité de nos fautes, pour s'élever sur nos ruines.

Dans une lettre de 1773, à M. de Sartines, ministre et secrétaire d'Etat de la Marine, Madec se fait fort de ruiner les Anglais du Bengale et de les en chasser. « Je ne laisserai pas, dit-il, un recoin du Bengale, sans le visiter et le saccager. Tout cela, je l'exécuterai *par mes forces et ressources particulières*, sans demander autre chose *que d'être avoué du Roi*. Sans la violente passion que je ressens de signaler avec éclat mon zèle pour le Roi et mon amour pour ma patrie, je prendrais le parti raisonnable de me retirer en France, avec ma fortune, dont j'ai réalisé une partie en or et en pierreries, et qui est *suffisante pour me mettre au rang des personnes les plus riches de ma province et les plus aisées du royaume*. »

Madec, dans cette même lettre, dit que l'Empereur voit avec douleur *une poignée d'Anglais sans courage et sans discipline* donner la loi, insolemment, à l'Hindoustan. Ajoutons que, dans tout le pays, les Anglais étaient détestés.

Que de pages il faudrait, même pour résumer les longues aventures du Nabab, généralissime des armées de l'Empire Mogol ; mais il est temps de clore cette simple notice.

Madec put, enfin, réaliser son projet de retour, après un séjour d'un quart de siècle dans les Indes. Après mille difficultés, il put atteindre Pondichéry, où il arriva le 14 Février 1778. Sa famille et lui n'étaient pas au bout de leurs peines. Pondichéry allait subir un siège mémorable qui, hélas, devait se terminer par un désastre.

Les Anglais étaient commandés par Sir Hector Munro ; M. de Bellecombe, gouverneur de Pondichéry, fut trop heureux de rencontrer un homme comme Madec, pour l'assister dans une lutte rendue impossible par l'éloignement de tout secours.

Madec, en effet, comme l'a dit M. Emile Barbé, a joué là, non le second rôle, mais le premier ! Lisez, dans le livre de M. Barbé, les détails du siège de Pondichéry : la bravoure de Madec émerveille tout le monde. Les rapports officiels le constatent, et le gouverneur manque de mots suffisants pour traduire son admiration. Et, cependant, ce héros, qui se dépensait tous les jours et toutes les nuits, sans souci de sa propre existence, avait là, près de lui, sa femme, ses enfants, et sa fortune, dont il avait pu sauver quelques débris.

Malgré la superbe résistance de Madec et de ses compagnons, Pondichéry dut se rendre aux Anglais, le 17 Octobre 1778. Ainsi l'avait prédit La Pérouse, dans un rapport génial qui, au dire de M. Emile Barbé, contient la vue la plus étonnante qu'on ait jamais eue sur une *campagne future*. Bien longtemps à l'avance, l'illustre

marin avait, pour ainsi dire, donné la formule des combats à venir, et des phases du siège de 1778 !

Le 20 Décembre, deux mois seulement après la capitulation, Madec obtint du général anglais un sauf-conduit pour se rendre à l'île Maurice, avec sa femme, deux enfants et un esclave.

A Maurice, le Nabab prit passage pour Lorient sur le *Marbeuf*. Le navire qui portait Madec et sa fortune fut capturé par un corsaire anglais, et emmené en Irlande. Madec y séjourna deux mois. Au bout de ce temps, conformément à la capitulation de Pondichéry, il put reprendre sa route, et il débarqua enfin à Lorient le 8 Octobre 1779.

De Lorient, il se rendit à Versailles. Là, il apprit que le brevet de colonel lui avait été expédié le 1^{er} Janvier 1777. Louis XVI y joignit la croix de Saint-Louis.

Anobli par Lettres du 7 Février 1781, ce qui lui permettait d'acquérir des fiefs, il acheta de la famille d'Aremberg les seigneuries de Coat-fao et Pratanraz, près Quimper.

Le château qu'il fit construire à Pratanraz ne fut achevé qu'après sa mort.

René de Madec mourut, le 28 Juin 1784, à Quimper, dans l'hôtel qu'il avait fait bâtir, et qui existe encore, rue du Quai. Cette rue s'appellera désormais *rue René Madec*.

Le lendemain, il fut inhumé devant le maître-autel de l'église des Cordeliers, rue Saint-François. Lors de la démolition de cette église, en 1843, on exhuma les restes du glorieux Quimpérois, pour les réunir à ceux de sa veuve, dans

le cimetière de Penhars, où ils sont aujourd'hui. Madame de Madec, née, comme nous l'avons dit, à Agra, le 16 Août 1753, est morte à Quimper le 25 Avril 1841. Madec étant nabab, on donnait à sa femme le titre de *Begum*, comme à la femme du grand Dupleix.

Le héros bas-breton laissait deux enfants : Balthazar-René-Félix, né à Agra en 1768, mort, presque centenaire, à Pratanraz, en 1863 ; et Marie-Henriette, née à Pratanraz en 1782, mariée en 1800 à M. Bonaventure-Augustin d'Amphernet.

La descendance des deux branches existe encore aujourd'hui dans les familles d'Amphernet, de Pompery et de Servigny.

Tel est le résumé de la vie de cet homme extraordinaire qui, par son intelligence très vive, son courage étonnant et sa haute probité, laisse un des plus beaux exemples d'énergie qu'on puisse citer, non pas seulement dans nos annales bretonnes, mais dans notre grande Histoire nationale.

Peu de héros français peuvent, à coup sûr, être mis en parallèle avec ce héros breton.

Ce héros, légendaire dans les Indes, a été trop longtemps oublié et méconnu dans son pays.

Mais ce n'est pas assez d'avoir donné son nom à une rue de notre ville : Quimper lui doit un monument. Tous, sans esprit de parti, nous collaborerons à cette œuvre de piété filiale ; et nous gardons le ferme espoir que ce monument ne se fera pas attendre.

Ce sera une grande fête pour tous les cœurs.

F.-J. M.



« La *rue du Quai*, autrefois *rue du Sel*, sou-
» vent nommée simplement Quai. Le nom de
» *rue du Sel* venait-il de l'existence d'un gre-
» nier à sel dans cette rue ?... Sous l'ancien
» régime, l'Etat débitait le sel comme il débite
» aujourd'hui le tabac et les allumettes. Il per-
» cevait sur le sel un impôt nommé *gabelle*. »

C'est dans cette rue que l'illustre enfant de
Quimper, René Madec, dont on vient de lire
les étonnants exploits, vint s'établir, en 1783,
à son retour du Mogol. Il y fit bâtir l'hôtel
situé en face de la rue Laënnec. Cet hôtel de-
vint, dans le siècle suivant, la propriété de
l'amiral de la Grandière, et aujourd'hui, pau-
vre hôtel, tes pierres doivent gémir : *Post
gloriam, caro !*

